



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[S - Z]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

SOC

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60800](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60800)

du royaume. Il les illustra par ses conquêtes sur les Cosaques & sur les Tartares, & par ses victoires sur les Turcs. Il gagna sur eux la célèbre bataille de Choczin, le 11 novembre 1673. Les ennemis y perdirent 28,000 hommes. Ses grandes qualités lui méritèrent la couronne de Pologne en 1674. Son courage parut avec gloire au siège de Vienne en 1683 (voyez CHARLES V de Lorraine). Il répandit tellement la terreur dans le camp ennemi, que le grand-visir se retira précipitamment avec son immense armée, sans presque livrer de combat. Sobieski, avant de descendre la montagne de Culenberg, avoit mis son armée en priere, & servi lui-même la Messe dans l'église des Camaldules, priant tout le tems, les bras étendus en forme de croix. *C'est-là*, a dit un guerrier chrétien, *que le grand-visir a été battu*. Les Turcs abandonnerent leurs tentes, leurs bagages, & jusqu'au grand étendard de Mahomet, que le vainqueur envoya au pape. Il écrivit à la reine sa femme, qu'il avoit trouvé dans les tentes la valeur de plusieurs millions de ducats. On connoit assez cette lettre, dans laquelle il lui dit: » Vous ne direz pas de moi ce » que disent les femmes Tartares, quand elles voient » entrer leurs maris les mains » vides : *Vous n'êtes pas un » homme, puisque vous revenez sans butin* ». Le lendemain 13 septembre, Sobieski fit chanter le *Te Deum* dans la cathédrale, & l'entonna lui-même. Cette cérémonie fut suivie d'un sermon, dont le prédicateur prit pour texte : Il

fut un homme envoyé de Dieu, nommé Jean; paroles qui avoient été déjà appliquées à un empereur de Constantinople, & à Don Juan d'Autriche, après la victoire de Lépante. Ce prince mourut en 1696, regretté des Chrétiens, dont il étoit un des plus heureux défenseurs. Il avoit cependant plutôt cette ardeur de guerre qui étourdit & renverse l'ennemi consterné, que ce courage réfléchi qui se joue de l'art & de la force. A la journée de Barakan, peu après le siège de Vienne, ayant attaqué les Turcs sans vouloir attendre les Impériaux, ses troupes furent très-maltraitées, & eussent été entièrement défaits sans le duc de Lorraine, qui rétablit l'ordre & ramena la victoire. Il parloit presque toutes les langues de l'Europe, & avoit autant d'esprit que de bravoure, & de zèle pour la Religion, qu'il aimoit & pratiquoit avec ardeur. L'abbé Coyer a écrit son *Histoire* en 3 vol. in-12. L'auteur en faisoit plus de cas que les Lecteurs; il y avoit cependant de quoi la rendre intéressante pour tout le monde.

SOCIN, (*Marianus*) naquit à Sienne en 1401, & professa le droit canon dans sa patrie, avec un succès qui lui mérita l'estime de Pie II. Il mourut en 1467. — Son fils, Barthélemi SOCIN, mort en 1507, à 70 ans, professa le droit dans plusieurs universités d'Italie, & laissa des *Consultations*, imprimées à Venise avec celles de son pere, en 1579, en 4 vol. in-fol.

SOCIN, (*Lélie*) auteur de la secte Socinienne, ou, si l'on

veut, restaurateur de la secte Arienne, arriere-petit-fils de Marianus Socin, naquit à Sienne en 1525, & fut destiné par son pere à l'étude du droit. Le système des Protestans qui réduisoit tout à l'écriture-Sainte, expliquée par l'esprit privé, enhardit Socin à pousser la réforme plus loin, & quelque tort qu'il eût dans la chose même, il faut convenir que le principe supposé, il raisonnoit juste (voyez KAPRINAI, LENTULUS, MÉLANCHTHON, SERVET, VORSTIUS). Il assista en 1546 à une conférence tenue à Vicence, où la destruction du Christianisme fut résolue (voyez OCHIN), & concentra ses efforts à renouveler l'arianisme, & à sapper la Religion par ses fondemens, en attaquant la Trinité & l'Incarnation. Il soutint néanmoins la Préexistence du Verbe & son éternité, ainsi que celle du St.-Esprit, contre lesquelles son neveu (voyez l'article suivant) ne tarda pas à s'élever. Du reste, il dogmatisa d'abord avec réserve. Calvin lui donna de bons conseils à ce sujet en 1552. Socin profita de ces avis, & plus encore du supplice de Servet. Il ne découvrit ses erreurs qu'avec beaucoup d'artifices & de précautions. Il fit un voyage en Pologne vers 1558, & mourut à Zurich le 16 mars 1562. On a de lui quelques Ecrits, pleins de subtilités dialectiques (voyez CRELLIUS). A l'entendre, le dogme de la Trinité ne seroit qu'un assemblage de mots sans idées, tandis que la Foi Chrétienne ne présente pas de mystere qui soit défini d'une maniere plus précise & plus

assurée contre toutes les erreurs. On ne peut rien dire de plus ou de moins, sans qu'on apperçoive l'écart. Si l'hérétique veut se déguiser, s'il cherche à s'envelopper, le théologien catholique le poursuit dans tous les faux-fuyans, le serre de près, & ne quitte pas prise qu'il ne se soit expliqué nettement pour ou contre la vérité révélée. La doctrine de la Trinité n'est donc pas un composé de mots, mais un assemblage de vérités bien exprimées, dont il résulte des idées précises, malgré la profondeur du mystere qu'elles représentent. » Il ne faut pas demander toujours, dit le célèbre Leibnitz, ce que j'appelle des notions adéquates, & qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué; puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauroient donner de telles notions. Ainsi convenons que les mysteres reçoivent une explication; mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystere tel que la Trinité & l'Incarnation, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles destituées de sens. Mais il n'est pas nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourroit le souhaiter, c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension & au comment. » *Disc. sur la conformité de la Foi avec la Raison.*
SOCIN, (Fausse) neveu du précédent, un des grands promoteurs de la secte qui porte

ce nom, naquit à Sienne en 1539. Il fut gâté de fort bonne heure aussi-bien que plusieurs de ses parens, par les lettres de son oncle; & pour éviter les poursuites de l'Inquisition, il se retira en France; nouvelle preuve que c'est à ce tribunal que l'Italie & l'Espagne doivent la tranquillité dont elles ont joui, tandis que l'état politique & religieux du reste de l'Europe étoit ébranlé par les nouvelles sectes. Lorsqu'il étoit à Lyon, n'étant âgé que de 20 ans, il apprit la mort de son oncle, & alla recueillir ses papiers à Zurich. De là il passa en Italie, où il demeura 12 ans à la cour du duc de Florence, quitta ce séjour & se fixa à Bâle pendant 3 ans, publia peu après son ouvrage *De Jesu Christo Salvatore*; se retira en 1579 en Pologne, y composa le livre *De Magistratu* contre Jacques Paléologue, ce qui lui attira des affaires qui l'obligèrent de quitter Cracovie, & de se réfugier chez un seigneur Polonois. Il se maria & perdit sa femme en 1587, retourna ensuite à Cracovie, où le peuple irrité contre lui pilla ses manuscrits & son meuble en 1598; & ne lui eût pas fait un sort bien favorable, s'il n'eût eu le bonheur de s'échapper. Il se retira enfin à Luclavie, & dogmatisa avec une liberté sans frein, renchérissant même sur les erreurs de son oncle. Il prétendoit que les Ariens avoient trop donné à J. C., & nia nettement la Préexistence du Verbe. Il étoit forcé d'avouer que l'Écriture donne le nom de Dieu à J. C.; mais il disoit que ce n'étoit pas dans le même sens qu'au Pere;

& que ce terme, appliqué à J. C., signifie seulement que le *Pere*, seul Dieu par essence, lui a donné une puissance souveraine sur toutes les créatures, & l'a rendu par-là digne d'être adoré des anges & des hommes. Ceux qui ont lu ses écrits, savent quelle violence il a été contraint de faire à l'Écriture pour l'ajuster à ses erreurs, & détruire un mystère sur lequel repose tous les dogmes des Chrétiens, & dont la connoissance, bien loin de vexer l'esprit par l'impossibilité de l'expliquer par des idées humaines, devient une source de lumieres en nous instruisant plus particulièrement de l'essence & des propriétés de la nature divine. » Si en » Dieu il n'y avoit qu'une per- » sonne, dit un théologien de » ce siecle, peut-être qu'on » disputeroit davantage, & » que les esprits contentieux » s'accorderoient moins de » ce dogme que de celui de la » Trinité. Les Juifs, qui ne » reconnoissent pas la Trinité, » ne peuvent expliquer un » grand nombre de passages de » l'Ancien-Testament, sur les- » quels ils se tourmentent beau- » coup. Philon dit que Dieu » seul peut comprendre le sens » de cette espece de consulta- » tion qu'on lit dans la Gènesé: » *Faciamus hominem ad imagi- » nem & similitudinem nostram.* » Quelques auteurs ont ob- » servé que l'ignorance de ce » mystère a produit plusieurs » contestations & un grand » nombre d'erreurs parmi les » philosophes de l'antiquité. » Ces raisonneurs ne pouvoient » se figurer que Dieu, de » toute éternité, ait pu être

» heureux sans rien produire,
 » & sans chercher une diver-
 » sion à sa solitude, & à son
 » prétendu ennui. Cette idée
 » étoit ridicule sans doute,
 » mais la connoissance de la
 » Trinité les en auroit guéris;
 » Aristote n'auroit point placé
 » la complaisance de Dieu dans
 » l'éternité du monde, ni Dé-
 » mocrite dans des courses
 » continuelles après les atômes,
 » ni Héraclide dans les diffé-
 » rens plans de la création, ni
 » Pythagore dans une multi-
 » tude infinie d'amours trans-
 » formés en une unité simple,
 » ni Hermogène dans l'éter-
 » nité d'une matière préexis-
 » tante, ni les Thalmudistes
 » dans la production & l'anéan-
 » tissement successifs de plu-
 » sieurs mondes. Toutes ces
 » imaginations s'évanouissent
 » par les leçons de la foi, qui
 » nous apprend que le Fils fait
 » de toute éternité l'objet des
 » complaisances du Père, que
 » le Saint-Esprit est le lien qui
 » les unit, & en même tems
 » une personne subsistante;
 » que malgré l'unité de nature,
 » la multiplicité des personnes
 » forme en Dieu une espèce
 » de société essentielle, indi-
 » visible, ineffable, aussi in-
 » time que lui-même. Delà
 » l'attachement que Platon a
 » marqué pour ce dogme su-
 » blime, dont il paroît néan-
 » moins n'avoir pas eu des
 » idées fort précises ». Socin
 » anéantit la Rédemption de J. C.,
 » & réduit ce qu'il a fait pour
 » sauver les hommes, à leur
 » avoir enseigné la vérité, à
 » leur avoir donné de grands
 » exemples de vertu, & à avoir
 » scellé sa doctrine par sa mort.

Le péché originel, la grâce,
 la prédestination passent chez
 cet impie pour des chimères.
 Il regarde tous les Sacremens
 comme de simples cérémonies
 sans aucune efficacité. Il prend
 le parti d'ôter à Dieu les attri-
 buts qui paroissent choquer la
 raison humaine, & il forme un
 assemblage d'opinions qui lui
 semblent plus raisonnables,
 sans se mettre en peine si quel-
 qu'un a pensé comme lui depuis
 l'établissement du Christia-
 nisme. Il mourut en 1604, dans
 le village de Luclavie, près
 de Cracovie, où il s'étoit retiré
 pour se dérober aux poursuites
 des Catholiques & des Protes-
 tans réunis contre un ennemi
 commun. Il étoit dans sa 65^e.
 année. La secte socinienne, bien
 loin de mourir ou de s'affaiblir
 par la mort de son chef, devint
 considérable par le grand nom-
 bre de personnes de qualité &
 de savans qui en adoptèrent les
 principes. Les Sociniens furent
 assez puissans pour obtenir dans
 les diètes de Pologne la liberté
 de conscience; mais divers ex-
 cès qu'ils commirent contre la
 Religion & l'État, les firent
 enfin chasser en 1658. Les cen-
 dres de Socin furent déterrées,
 menées sur les frontières de la
 petite Tartarie, & mises dans
 un canon, qui les envoya dans
 le pays des infidèles. Les Socin-
 niens fugitifs se retirèrent en
 Transylvanie. Ils sont fort dé-
 chus; en 1778 toute la secte
 concentrée dans cette province
 ne passoit pas les 600 têtes. Mais
 si on considère que le déisme est
 une branche très-naturelle de
 cette hérésie, que l'athéisme
 moderne (si on en croit le
 Dictionnaire Encyclopédique)

en découle d'une maniere également sûre (voyez SERVET); on croira que cette hérésie est une des plus fécondes & des plus redoutables qui aient jamais existé: d'ailleurs, Lélie Socin & le fameux Ochin assistèrent avec d'autres Sociniens à la fameuse conférence de Vicence en 1546, où se forma contre le Christianisme une conjuration, dont nous ne voyons que trop les effets. Avant que l'on eût fait les recueils des livres qui sont dans la *Bibliothèque des Freres Polonois* (nom donné aux Sociniens en Pologne), il étoit difficile de recouvrer les ouvrages de Fauste Socin. Mais ils ont été imprimés à la tête de cette *Bibliothèque*, qui est en 9 tomes in-fol. 1656 & suiv.

SOCOLOVE, (Staniflas) théologien Polonois, chanoine de Cracovie, & prédicateur du roi Etienne Battori, mourut en 1619, avec la réputation d'un savant. On a de lui des *Commentaires* sur les trois premiers Evangélistes, & d'autres ouvrages de controverse & de morale. Le plus estimé de tous est une *Traduction* de Jérémie, patriarche de Constantinople, sous ce titre: *Censura Ecclesie Orientalis de precipuis nostri seculi Hæreticorum dogmatibus, à greco in latinum conversa, cum annotationibus*, Cracovie, 1582, in-fol.

SOCRATE, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque & d'une sage-femme, appelée Panagerete, naquit à Athenes l'an 469 avant J. C. Il s'appliqua d'abord à la profession de son pere, & l'histoire fait mention de trois de ses statues re-

présentant les Graces. Criton, ravi de la beauté de son esprit, l'arracha de son atelier pour le consacrer à la philosophie, qu'il apprit sous le célèbre Archelaüs. Le jeune philosophe porta les armes comme tous les Athéniens, & se trouva à plusieurs actions. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit, l'affectation du mépris des richesses. Voyant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans certaines cérémonies, & la quantité d'or & d'argent qu'on y portoit: *Que de choses*, disoit-il, en se félicitant lui-même fastueusement sur son état, *que de choses dont je n'ai pas besoin!* car les vertus & les actions des philosophes ne sont rien à leurs propres yeux, s'ils n'en parlent pas avec emphase, & si elles ne servent pas à contester leur supériorité sur les autres hommes. *Si j'avois de l'argent*, dit-il un jour dans une assemblée de ses amis, *j'aurois acheté un manteau*. Il se piquoit cependant d'être propre sur lui & dans sa maison. Il dit un jour à Antisthene, qui affectoit de se distinguer par des habits sales & déchirés, qu'à travers les trous de son manteau & de ses vieux haillons, on entrevoyoit beaucoup de vanité. Une des qualités par lesquelles Socrate cherchoit le plus à s'illustrer, étoit une grande tranquillité d'ame. Un esclave ayant excité en lui quelque émotion: *Je te frapperois*, lui dit-il, *si je n'étois pas en colere*. Un brutal lui ayant donné un soufflet, il se contenta de dire en riant: *Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque*. Une autre fois, ses amis étant éton-

nés de ce qu'il avoit souffert, fans rien dire, un coup de pied d'un insolent: *Quoi donc! leur dit-il, si un âne m'en donnoit autant, le ferois-je citer en justice?* Un jour Xantippe sa femme, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont sa colere étoit capable, finit par lui jeter un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, & il ajouta: *Il falloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.* Il ne faut pas douter, au reste, que ses reparties n'aient été accompagnées d'un secret dépit très-vif (voyez EPICTETE). Le desir de se distinguer le portoit quelquefois à des actions ridicules. Comme le peuple sortoit un jour du théâtre, Socrate forçoit le passage pour y entrer. Quelqu'un lui demandant la raison de cette conduite: *C'est,* répondit-il, *ce que j'ai soin de faire dans toutes mes démarches, de résister à la foule:* espece de calembourg mis en action, qui annonce une tête peu saine. Il se tenoit debout des jours entiers dans l'attitude d'un homme rêveur, immobile, sans fermer les paupieres & sans détourner les yeux du même endroit. Il marchoit en plein hiver nu-pieds sur la neige. Après avoir gagné de la soif par les fatigues & les mouvemens qu'il se donnoit, il ne buvoit point, qu'il n'eût versé dans le puits la premiere cruchée d'eau qu'il en tiroit. Parmi ses disciples on distingue Alcibiade, Xénophon, Platon, &c. Ce ne seroit pas bien connoître Socrate, que d'oublier son démon, ou ce génie qu'il prétendoit lui servir de guide. Il en parloit souvent à ses disciples.

Des hommes superficiels; admirateurs stupides de tout ce qui vient des philosophes, ont voulu ici rechercher des métaphores aussi ridicules que mal fondées. Ce démon étoit, selon Socrate, un génie très-réel, dont il connoissoit, au rapport de Galaxidore, les avis par des éternuemens qui le prenoient lui ou ses amis, à droite ou à gauche. C'étoit adopter les contes des augures & des aruspices (voyez le traité anglois de M. Nares, *Essai sur le Démon de Socrate*, Londres, 1782). Quant aux principes de sa philosophie, il ne se piqua pas d'approfondir les mysteres de la nature, & c'est en quoi il montra de la prudence; car plus on approche des secrets de la nature, plus elle devient impénétrable. Il tourna ensuite toutes les vues de son esprit vers la morale, & la *Sette Ionienne* n'eut plus de physicien. Socrate prouve que l'homme ne pouvoit être heureux que par la justice, & par une vie pure; mais cette notion générale pour être bien développée & produire des effets proportionnés à son importance, demandoit des lumieres que le philosophe n'avoit pas. Il lui arriva cependant de dire des choses fort raisonnables; mais dans le tems qu'il instruisoit les autres, il ne veilloit pas sur lui-même. Il s'expliquoit avec une indiscretion qui tenoit de la révolte sur la religion & sur le gouvernement de son pays. Sa passion dominante étoit de régner sur les esprits, & d'aller à la gloire en affectant la modestie. Cette conduite lui fit beaucoup d'ennemis; ils enga-

gerent Aristophane à le jouer sur le théâtre. Le poëte leur prêta sa plume, & sa piece, pleine de plaisanteries fines & saillantes, accoutuma insensiblement le peuple à le mépriser. Il se présenta Anitus & Melitus, qui l'accuserent d'athéisme & de corrompre la jeunesse, au-lieu de l'instruire : quant à la premiere de ces accusations, voyez MELITUS; & pour ce qui est de l'autre, il faut convenir qu'elle n'est que trop analogue aux mœurs de ces anciens sages (voyez le chap. 1 de l'*Epit. aux Rom.* & divers articles des philosophes dans ce Dictionnaire). Lisias, qui passoit pour le plus habile orateur de son tems, lui apporta un discours travaillé, pathétique, touchant, & conforme à la situation, pour s'en servir auprès de ses juges. Socrate plein d'orgueil & de la ridicule suffisance, répondit que *ce discours étoit peu convenable à la grandeur d'ame & à la fermeté digne d'un sage.* Il défendit sa cause d'une maniere insultante. Il répondit à ses juges, qui lui laissoient le choix de la peine qu'il croyoit mériter : » Qu'il méritoit d'être nourri le reste » de ses jours dans le Prytanée, » aux frais de la république » ; honneur qui, chez les Grecs, passoit pour le plus distingué. Cette réponse révolta tellement tout l'aréopage, que l'on résolut sa perte comme celle d'un homme dangereux par un fanatisme d'orgueil capable de plus d'un excès. Quelqu'un étant venu lui annoncer qu'il avoit été condamné à mort par ses juges : *Et Eux*, répliqua-t-il, *l'ont été par la nature. On or-*

onna qu'il boiroit du jus de ciguë. Il but la coupe avec cette ostentation d'indifférence dont il avoit fait parade dans les différens événemens de sa vie ; ce fut l'an 400 avant J. C. Il étoit alors âgé de 70 ans. Ses dernieres paroles, malgré la présomptueuse application qu'il en faisoit à lui-même, sont remarquables, & ne plairont pas aux philosophes de nos jours. » Au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dit-il, » l'une mene à un lieu de supplices éternels, les ames qui se sont souillées ici-bas par des plaisirs honteux & des actions criminelles ; l'autre » conduit à l'heureux séjour des dieux, celles qui se sont contentées de servir sur la terre, & qui dans des corps humains ont mené une vie divine ». Après ces belles paroles, Socrate oubliant sa gravité & sa constance, qui chez tous les philosophes n'ont qu'un tems, ordonna à ses amis de sacrifier un coq à Esculape. Malgré ce dénouement, tout au moins ridicule, & tant d'autres anecdotes de sa vie, Socrate a passé pour un modele de vertu ; mais l'illusion n'a pas été générale. Platon l'accuse d'inconstance, Cicéron d'avarice, d'autres de friponnerie & d'adultere. Aristophane nous apprend qu'il marchoit avec autant d'orgueil que d'ostentation, lançant de tous côtés des regards menaçans. Il répétoit sans cesse, jusqu'à fatiguer tout le monde, qu'il ne savoit rien ; cependant il vouloit qu'on eût recours à lui comme à un oracle, semblable à ceux dont parle l'Écriture, qui malignement s'humilient, &

dont le cœur est rempli de mensonge. Que dire de son libertinage jamais assouvi ? Quoiqu'il eût deux femmes, il voyoit des courtisannes, & principalement une certaine Théodora. Il s'enivroit fréquemment. Son amour pour Alcibiade, l'homme le plus libertin de son siècle, le rendoit méprisable aux yeux des gens les moins délicats sur l'article des mœurs. L'abbé Fraguier a fait de vains efforts pour le justifier sur ce point. Après cela il faut convenir que si Socrate a été déclaré l'homme le plus sage de la Grèce par l'oracle d'Apollon, il n'a pu être déclaré tel que par l'oracle du mensonge, ou qu'il n'y avoit point un vrai sage dans toute la Grèce (voyez COLLIUS, EPICTETE, LUCIEN, SENEQUE, SOLON, STILPON, ZENON, &c.) Cependant les Athéniens toujours volages & agités par l'amour de la nouveauté, se tournerent bientôt contre les accusateurs de Socrate (révolution ordinaire chez ce peuple; voyez ARISTIDE, PHOCION, &c.), & joignant la folie à l'inconstance, lui éleverent une statue de bronze, & lui dédièrent une chapelle comme à un demi-dieu. On a de lui quelques Lettres, recueillies par Allatius, avec celles des autres philosophes de sa secte, Paris, 1637, in-4°.

SOCRATE, le Scholastique, naquit à Constantinople, au commencement du règne du grand Théodose, vers l'an 380. Il étudia la grammaire sous deux fameux professeurs païens, & fit des progrès qui annonçoient beaucoup de talens. Il s'appliqua à l'Histoire Ecclésiastique, &

entreprit de continuer celle d'Eusebe de Césarée, en reprenant à l'Arianisme, qu'Eusebe n'avoit touché que fort légèrement. L'Histoire de Socrate, divisée en VII livres, commence à l'an 306, & finit en 439; ainsi elle renferme ce qui s'est passé pendant 134 ans. Son style n'a rien de beau ni de relevé. Quoiqu'il proteste qu'il s'est donné beaucoup de peine pour s'instruire exactement de tous les faits qu'il rapporte, il y en a néanmoins plusieurs auxquels on ne peut ajouter foi (voyez PAPHNUCE). Il n'étoit que laïque, & peu versé dans les matières de théologie. Il parle souvent des Novatiens d'une manière avantageuse. Ce n'est pas qu'il fût engagé dans leur schisme; mais il faisoit trop de cas de leurs belles qualités apparentes. » Socrate, dit Tillemont, ne semble pas avoir » assez connu les coutumes & » la doctrine de l'Eglise; ce » qui seroit peut-être tolérable » dans un laïque, s'il n'avoit » voulu parler si souvent des » choses sur lesquelles il n'étoit » pas assez instruit, & même » en parler sur le ton d'un » censeur & d'un juge. C'est » pour cela que Photius assure » qu'il n'étoit point exact dans » le dogme... Socrate, dit » encore le même auteur, ne » semble pas avoir su distin- » guer les écrits & les per- » sonnes qui méritoient sa con- » fiance. C'est pour cela qu'il » se trouve tant de faussetés » dans son Histoire ». On ne dit pas en quelle année il mourut. On trouve son Histoire dans le Recueil des Historiens Ecclésiastiques de Valois, Cam-

bridge, 1720, 3 vol. in-fol. Christopherson l'a traduite en latin, & Cousin en françois. Voyez SOZOMENE.

SOËMIAS, (Julie) fille de Julius Avirus, & mere de l'empereur Héliogabale, étoit d'Apamée en Syrie. Julie Mammée, sa sœur, épousa l'empereur Septime-Sévère, & Soémias fut mariée à Varius-Marcellus. Devenue veuve de bonne heure, ainsi que sa sœur, Mafa leur mere les emmena l'an 217 à Emese. Ce fut par les intrigues de ces trois femmes qu'Héliogabale fut élu empereur en 218. Soémias & sa mere furent admises au sénat, où elles donnoient leur voix comme les autres sénateurs. Peu satisfaite de dominer dans cette assemblée auguste; Soémias forma un sénat composé de femmes, pour décider sur les ajustemens des dames Romaines. Ses folies & celles de son fils irritèrent les citoyens de Rome; on encouragea les Prétoriens à se soulever, & ils trancherent la tête à l'un & à l'autre en 222.

SOGDIEU, 2e. fils d'Artaxercès-Longue-main, ne put voir sans jalousie Xercès, son frere aîné, sur le trône de Perse; il le fit assassiner l'an 425 avant J. C., & s'empara de la couronne. Il ne jouit pas long-tems du fruit de son crime. Son regne ne fut que d'environ 7 mois.

SOHÈME, frere de Ptolomée, roi d'Iturée, fut élevé à la cour d'Hérode-le-Grand, qui lui avoit donné toute sa confiance. Ce roi, en partant pour aller faire la paix avec Auguste, après la bataille d'Actium, lui remit sa femme Ma-

riamne, avec ordre de la tuer, en cas qu'on le fit mourir à Rome. Il avoit donné un pareil ordre dans une circonstance semblable à Joseph, son beau-frere. Sohème ne garda point son secret, & eut le même sort que Joseph. Voyez ce mot.

SOISSONS, (Louis de Bourbon, comte de) grand-maitre de France, fils de Charles, comte de Soissons, né à Paris en 1604, se distingua d'abord contre les huguenots & au siege de la Rochelle. Il commanda en Champagne les années 1635, 1636 & 1637, & défit au combat d'Yvoi les Croates qui entroient en France. Ayant résolu de tuer le cardinal de Richelieu, & le coup ayant manqué, il se retira à Sedan, traita avec la maison d'Autriche contre la France, & défit le maréchal de Châtillon en 1641, à la bataille de la Marsée. Il y fut tué d'un coup de pistolet, en poursuivant sa victoire avec trop d'ardeur. C'étoit un prince plein de feu & de courage, mais d'un esprit médiocre & défiant, & facilement irritable.

SOLANDER, (Daniel) docteur en médecine, membre de la société royale de Londres, né en Suede dans la province de Nordland, où son pere étoit prédicant, fit ses études à Upsal, après lesquelles il alla à Archangel par la Laponie, & de là jusqu'à Pétersbourg, d'où il revint à Upsal auprès de Linné, son maître, qui conseilla à son pere de l'envoyer en Angleterre. En 1768, M. Banks l'engagea à faire avec lui le tour du monde, moyennant une rente viagere de 400 liv. sterlings, outre la promesse que sa